

Spécialité HLP – Classe de 1^{ère}

Semestre 2 – Les représentations du monde

Période de référence : Renaissance, Âge classique, Lumières

Lettres : Dominique PARANTEAU (dominique.paranteau@ac-poitiers.fr), Margaux VALENSI (margaux.valensi@ac-bordeaux.fr) et Didier GAMBERT (didier.gambert@ac-poitiers.fr) – Philosophie : Benoît PAIN (benoit.pain@ac-poitiers.fr)
avec la collaboration de Claire GONY-PAIN, Lettres, pour les sujets (claire.gony@ac-poitiers.fr)

Problématique d'ensemble : *En quoi les représentations du monde ont-elles évolué du XV^{ème} au XVIII^{ème} siècle ?* (Pour quelles raisons ? De quelle manière ? Quelles conséquences... ? etc.)

Objectifs d'apprentissage, compétences :

- Développer une conscience historique (savoir situer les œuvres et les textes étudiés dans leur époque et leur contexte).
- Affiner son jugement critique (par la rencontre et la confrontation de textes et d'auteurs variés, la formulation d'appréciations personnelles clairement argumentées).
- Être capable de lire, comprendre, analyser des œuvres de genres variés (dégager des significations, proposer des interprétations, savoir les étayer, les justifier par une analyse détaillée).
- Savoir mobiliser, exploiter ses connaissances dans le cadre de l'épreuve écrite (deux questions : interprétation / réflexion), afin de les restituer avec clarté et pertinence.
- Développer des compétences orales (fil rouge possible pour les 3 séquences : rendre compte de sa lecture d'une œuvre à travers un exposé de synthèse)

Séance inaugurale (S1) :

- brainstorming autour de l'intitulé du programme (thématique / période de référence)
OBJECTIF : mobiliser / confronter ses connaissances ; créer un horizon d'attente.

S2 :

- travail individuel ou en binôme, selon effectif du groupe : les élèves apportent un document de leur choix (texte ou image) illustrant le thème, en vue d'une brève présentation orale (incluant une justification de leur choix)
OBJECTIF : créer un premier corpus de documents / travailler les compétences orales et argumentatives, en prolongement du travail conduit pendant le premier semestre *Les pouvoirs de la parole*

Itinéraire proposé : thématique exploitée à travers trois séquences

1. « Étranges étrangers » : regards sur l'autre

- Entrée du programme : Découverte du monde et pluralités des cultures

BO : « deux sortes de bouleversements ont marqué la culture européenne dans la période de référence: la découverte de nouvelles terres; le changement des dimensions du monde [...] la violence des conquêtes lointaines a provoqué une crise de conscience et suscité un nouveau regard critique sur les sociétés européennes. [...] Les échos de ces mutations ont été démultipliés par la nouvelle production et diffusion d'ouvrages imprimés, et portés par toute une variété de textes et d'œuvres. »

- Problématique : **En quoi la découverte de nouveaux mondes et de nouvelles cultures modifie-t-elle le regard sur l'autre et sur soi ?**

- Corpus (choix à effectuer)

o Textes étudiés dans la période de référence :

- Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique*, 1492-93 ;
- Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en terre de Brésil*, 1578 ;
- Montaigne, *Essais*, 1580-1595 : « Des Coches » : « Notre monde vient d'en découvrir un autre.. », « Des cannibales » : « Chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage » [lecture intégrale possible] ;
- Voltaire : *L'Ingénu*, 1767 ;
- Bougainville, *Voyage autour du monde* (1772) ;
- Diderot : *Supplément au voyage de Bougainville*, 1796 [lecture intégrale possible].

Découpage 1 :

MONTAIGNE, *Essais*, 1595, livre I, chapitre XXX « Des cannibales » :

« Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas la tissure de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art ; les plus grandes et les plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites, par la dernière.

Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois déplaisir de quoi la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplaît que Lycurgue et Platon ne l'aient eue; car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi la poésie a embelli l'âge doré et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience; ni n'ont pu croire que notre société se peut maintenir avec si peu d'artifice et de soudure humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic; nulle connaissance de lettres; nulle science de nombres; nul usage de service, de richesse ou de pauvreté; nuls contrats; nulles successions; nuls partages; nulles occupations qu'oisives; nul respect de parenté que commun; nuls vêtements; nulle agriculture; nul métal; nul usage de vin ou de blé. Les paroles mêmes, qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon, inouïes. Combien trouverait-il la république qu'il a imaginée éloignée de cette perfection ? »

Découpage 2 :

DIDEROT, *Supplément au voyage de Bougainville* (1796).

« Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Tahitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays appartient aux habitants de Tahiti*, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort, et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on

t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récréé, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais plutôt la mort que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère.... Tu n'es pas esclave : tu souffrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Tahitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Tahitien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs ; elles sont plus sages et honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons plus troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles les commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler ? Quand jouirons-nous ? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras ; laisse-nous reposer : ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. »

○ Lectures complémentaires possibles :

- J. Prévert, « Étranges étrangers » (en ouverture de séquence) ;
- C. Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955 ;
- J.-C. Carrière, *La Controverse de Valladolid*, 1992 ;
- Didier Daeninckx, *Cannibale*, 1998 ;
- JC Ruffin, *Rouge Brésil*, 2001.

- Références artistiques ou cinématographiques susceptibles d'être utilisées :

- Gravures de Théodore de Bry ; tableaux de Gauguin (Tahiti)
<http://www.lesfilmsdici.fr/fr/catalogue/910-gauguin-a-tahiti-et-aux-marquises.html>
- Films :
 - *1492*, Ridley Scott, 1992 ;
 - *Mission*, Roland Joffé, 1986 ;
 - *Aguirre, la colère de dieu*, Werner Herzog, 1972 ;
 - *Le Nouveau monde*, Terrence Malick, 2005.

- Activités complémentaires possibles :

- Productions :
 - Composer quelques pages d'un carnet de voyage (textes et illustrations, de formes variées) ;
 - Faire un compte rendu de lecture : exposés de synthèse (si lecture d'une œuvre intégrale ; et / ou à partir d'un film).
- Sortie pédagogique : visite d'un musée (par ex, musée du Nouveau monde, La Rochelle ; musée du quai Branly, Paris)

- Apprentissage épreuve du bac :

Proposition type bac :

Christophe COLOMB - Bartolomé de LAS CASAS, *Journal de Christophe Colomb*, 1492

« Ils sont nus, tels que leur mère les a enfantés, et les femmes aussi, toutefois je n'en ai vu qu'une qui était assez jeune. Et tous les hommes que j'ai vus étaient jeunes, aucun n'avait plus de trente ans. Ils étaient tous très bien faits, très beaux de corps et très avenants de visage, avec des cheveux quasi aussi gros que le crin de la queue des chevaux, courts et qu'ils portent jusqu'aux sourcils, sauf en arrière, quelques mèches qu'ils laissent longues et jamais ne coupent. Certains d'entre eux se peignent le corps en brun, et ils sont tous comme les Canariens, ni noirs ni blancs, d'autres se peignent en blanc et d'autres en rouge vif, et d'autres de la couleur qu'ils trouvent. Certains se peignent le visage et d'autres tout le corps ; certains se peignent seulement le tour des yeux et d'autres seulement le nez. Ils ne portent pas d'armes ni même ne les connaissent, car je leur ai montré des épées que, par ignorance, ils prenaient par le tranchant, se coupant. Ils n'ont pas de fer ; leurs sagaies sont des bâtons sans fer, et certaines ont à leur extrémité une dent de poisson, et d'autres différentes choses. Tous sont pareillement de belle stature, de belle allure et bien faits. J'en ai vu quelques-uns qui avaient des marques de blessures sur le corps et je leur ai demandé par signes ce qu'était cela, et ils m'ont fait comprendre que, d'autres îles qui sont voisines, des hommes venaient ici qui voulaient s'emparer d'eux et qu'ils s'en défendaient. Et j'ai cru, et je crois encore, qu'on vient ici de la terre ferme pour les prendre en esclavage. Ils doivent être bons serviteurs et industriels, parce que je vois que très vite ils répètent tout ce que je leur ai dit, et je crois qu'aisément ils se feraient chrétiens, car il m'a paru qu'ils n'avaient aucune religion. S'il plaît à Notre Seigneur, au moment de mon départ, j'en emmènerai d'ici six à Vos Altesses pour qu'ils apprennent à parler. Je n'ai vu dans cette île aucune bête d'aucune sorte sauf des perroquets. »

Question d'interprétation littéraire

Comment décrire un peuple nouveau avec les mots des occidentaux ?

Question de réflexion philosophique

Pensez-vous que toute découverte du monde passe par un état d'aliénation ?

Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.

2. « *I have a dream...* » :

L'utopie, représentation d'un monde idéal ?

- **Entrée du programme** : Décrire, figurer, imaginer
BO : « on s'intéresse aux formes que la représentation du monde et des choses du monde a prises au cours de la période considérée, dans les sciences et la philosophie comme dans les lettres et les arts. »

- **Problématique** : **en quoi l'utopie est-elle une forme privilégiée de représentation du monde ?** (L'utopie n'est-elle que la représentation d'un idéal ? Comment permet-elle, par le recours à l'imaginaire et à la fiction, une mise en perspective – et en question – de la société en place ?)

- **Corpus (choix à effectuer)**
 - o **Textes étudiés dans la période de référence** :
 - Thomas More, *Utopia*, 1516 [lecture intégrale possible] ;
 - François Rabelais, *Gargantua*, (1534) : l'abbaye de Thélème ;
 - Tommaso Campanella, *La Cité du Soleil* (1604) ;
 - Cyrano de Bergerac, *L'autre monde ou les états et empires de la lune* : découverte des Sélénites, 1649 ;
 - Fénelon, *Les Aventures de Télémaque* : le séjour en Bétique ;
 - Montesquieu, *Lettres persanes*, Les Troglodytes ;
 - Marivaux, *L'Île des esclaves* ;
 - Voltaire, *Candide* : l'Eldorado.

Découpage 1 :

Thomas MORE, *Utopia*, 1516, Livre II

Dans le livre second de son Utopie Thomas More décrit une île où règne la justice, grâce à une parfaite égalité, à la communauté des biens, à la suppression de l'argent et du luxe. Il attribue aussi aux Utopiens une religion de la raison universelle, applicable sans distinction à l'humanité entière.

« Voilà ce qui fait affirmer aux Utopiens qu'une vie honnêtement agréable, c'est-à-dire que la volupté est la fin de toutes nos actions ; que telle est la volonté de la nature, et qu'obéir à cette volonté, c'est être vertueux.

La nature, disent-ils encore, invite tous les hommes à s'entr'aider mutuellement, et à partager en commun le joyeux festin de la vie. Ce précepte est juste et raisonnable. Il n'y a pas d'individu tellement placé au-dessus du genre humain que la Providence ne doive prendre soin que de lui seul. La nature a donné la même forme à tous ; elle les réchauffe tous de la même chaleur, elle les embrasse tous du même amour ; ce qu'elle réproouve, c'est qu'on augmente son bien-être en aggravant le malheur d'autrui.

C'est pourquoi les Utopiens pensent qu'il faut observer non seulement les conventions privées entre simples citoyens, mais encore les lois publiques qui règlent la répartition des commodités de la vie, en d'autres termes, qui distribuent la matière du plaisir, quand ces lois ont été promulguées justement par un bon prince, ou sanctionnées par le commun consentement d'un peuple, qui n'était ni opprimé par la tyrannie, ni circonvenu par l'artifice.

Chercher le bonheur sans violer les lois, est sagesse ; travailler au bien général, est religion ; fouler aux pieds la félicité d'autrui en courant après la sienne, est une action injuste.

Au contraire, se priver de quelque jouissance, pour en faire part aux autres, c'est le signe d'un cœur noble et humain, qui, du reste, retrouve bien au-delà du plaisir dont il a fait le sacrifice. D'abord, cette bonne œuvre est récompensée par la réciprocité des services ; ensuite, le témoignage de la conscience, le souvenir et la reconnaissance de ceux qu'on a obligés, causent à l'âme plus de volupté que n'aurait pu en donner au corps l'objet dont on s'est privé. Enfin, l'homme qui a foi aux vérités religieuses doit être fermement persuadé que Dieu récompense la privation volontaire d'un plaisir éphémère et léger, par des joies ineffables et éternelles.

Ainsi, en dernière analyse, les Utopiens ramènent toutes nos actions et même toutes nos vertus au plaisir, comme à notre fin.

Ils appellent *volupté* tout état ou tout mouvement de l'âme et du corps, dans lesquels l'homme éprouve une délectation naturelle. Ce n'est pas sans raison qu'ils ajoutent le mot *naturelle*, car ce n'est pas seulement la sensualité, c'est aussi la raison qui nous attire vers les choses naturellement délectables ; et c'est par là qu'il faut entendre les biens qu'on peut rechercher sans injustice, les jouissances qui ne privent pas d'une jouissance plus vive, et qui ne traînent à leur suite aucun mal. »

Découpage 2 :

VOLTAIRE, *Candide*, 1759, Chapitre XVIII, Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorad

« Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sofa matelassé de plumes de colibri, et leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamant ; après quoi il satisfit à leur curiosité en ces termes :

« Je suis âgé de cent soixante et douze ans, et j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous sommes est l'ancienne patrie des Incas, qui en sortirent très-imprudemment pour aller subjuguier une partie du monde, et qui furent enfin détruits par les Espagnols. « Les princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal furent plus sages ; ils ordonnèrent, du consentement de la nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume ; et c'est ce qui nous a conservé notre innocence et notre félicité. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays, ils l'ont appelé *Eldorado* ; et un Anglais, nommé le chevalier Raleigh, en a même approché il y a environ cent années ; mais, comme nous sommes entourés de rochers inabordables et de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux et pour la fange de notre terre, et qui, pour en avoir, nous tueraient tous jusqu'au dernier. »

La conversation fut longue ; elle roula sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin Candide, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par Cacambo si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. « Comment donc ! dit-il, en pouvez-vous douter ? Est-ce que vous nous prenez pour des ingrats ? » Cacambo demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado. Le vieillard rougit encore : « Est-ce qu'il peut y avoir deux religions ? dit-il. Nous avons, je crois, la religion de tout le monde ; nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin. — N'adorez-vous qu'un seul Dieu ? dit Cacambo, qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. — Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières. » Candide ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard ; il voulut savoir comment on priait Dieu dans Eldorado. « Nous ne le prions point, dit le bon et respectable sage ; nous n'avons rien à lui demander, il nous a donné tout ce qu'il nous faut ; nous le remercions sans cesse. » Candide eut la curiosité de voir des prêtres ; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard sourit. « Mes amis, dit-il, nous sommes tous prêtres ; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement tous les matins, et cinq ou six mille musiciens les accompagnent. — Quoi ! vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis ? — Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard ; nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. » Candide à tous ces discours demeurait en extase, et disait en lui-même : « Ceci est bien différent de la Vestphalie et du château de monsieur le baron : si notre ami Pangloss avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre ; il est certain qu'il faut voyager. » »

○ Lectures complémentaires possibles :

▪ Sources de l'utopie :

- Hésiode, *Les Travaux et les Jours* (l'âge d'or) ;
- la cité idéale de Platon : *République*, livre V.

▪ Utopie / contre-utopie :

- romans de Jules Verne,
- Huxley, *Le meilleur des mondes*
- Orwell, en particulier *La Ferme des animaux* (vers séquence 3 : transition, lecture intégrale possible]

- Références artistiques ou cinématographiques susceptibles d'être utilisées :

○ Dossier iconographique :

- illustrations pour l'île d'Utopia, l'abbaye de Thélème, La Cité du soleil ;
- *La Tour de Babel*, Pieter Bruegel, 1563 ;

- dessins de Léonard de Vinci (son projet de ville idéale, notamment à Romorantin) ;
- les projets de Boullée (1728- 1799), Ledoux (1736-1806), Lequeu (1757-1825).
- Films :
 - *Metropolis*, Fritz Lang, 1926
 - *Fahrenheit 451*, François Truffaut, 1966
 - *2001, l’Odyssée de l’espace*, Stanley Kubrick, 1968
 - *1984*, Michael Radford, 1984
 - *Brazil*, Terry Gilliam, 1985
 - *Bienvenue à Gattaca*, Andrew Niccol, 1997
 - *Le Nouveau monde*, Terrence Malick, 2005.
- Ressources :
 - Expo virtuelle bnf : <http://expositions.bnf.fr/utopie/>
 - Proposition de parcours philosophiques : <http://expositions.bnf.fr/utopie/pistes/parcours/index.htm>
- Activités complémentaires possibles :
 - Productions :
 - imaginer, décrire une société utopique (un écrit illustré, ou une présentation orale, images à l’appui → en vue d’une exposition dans l’établissement) ;
 - compte rendu de lecture : exposés de synthèse (si lecture d’une œuvre intégrale ; et / ou à partir d’un film).
 - Sortie pédagogique : visite, atelier au château du Clos-Lucé (Léonard de Vinci).
- Apprentissage épreuve du bac :

Proposition type bac :

Francis BACON (1561-1626), *Novum Organum* (1620), Livre I, Aphorisme 95, trad. M. Malherbe et J.-M. Pousseur, éd. PUF, coll. « Epiméthée », 1986.

« Les philosophes qui se sont mêlés de traiter des sciences se partageaient en deux classes, savoir : les empiriques et les dogmatiques. L’empirique, semblable à la fourmi, se contente d’amasser et de consommer ensuite ses provisions. Le dogmatique, tel que l’araignée, ourdit des toiles dont la matière est extraite de sa propre substance. L’abeille garde le milieu; elle tire la matière première des fleurs des champs et des jardins; puis, par un art qui lui est propre, elle la travaille et la digère. La vraie philosophie fait quelque chose de semblable ; elle ne se repose pas uniquement ni même principalement sur les forces naturelles de l’esprit humain, et cette matière qu’elle tire de l’histoire naturelle, elle ne la jette pas dans la mémoire telle qu’elle l’a puisée dans ces deux sources, mais après l’avoir aussi travaillée et digérée, elle la met en magasin. Ainsi notre plus grande ressource et celle dont nous devons tout espérer, c’est l’étroite alliance de ces deux facultés: l’expérimentale et la rationnelle, union qui n’a point encore été formée. »

Question d’interprétation philosophique

Analysez la double comparaison de l’ « empirique » à la « fourmi » et du « dogmatique » à l’ « araignée ».

Question de réflexion littéraire

Pour représenter efficacement le monde aux yeux de ses lecteurs, l’auteur doit-il se faire plutôt « fourmi » ou plutôt « araignée » ?

Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu’aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l’année.

3. Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? » : Homme, animal, où est la frontière ?

- **Entrée du programme** : L'homme et l'animal

BO : « La relation à l'animal constitue un révélateur de la place que l'homme s'attribue dans la nature et dans le monde, avec de fortes implications philosophiques, éthiques et pratiques. [...] L'étude des textes de la période de référence permet d'explorer la complexité de ces relations et de réfléchir sur ce que la connaissance des autres espèces apporte à la connaissance de l'homme. »

- **Problématique** : dans quelle mesure la relation à l'animal permet-elle à l'homme de mieux se connaître ?

- **Corpus (choix à effectuer)**

o **Textes étudiés dans la période de référence** :

- **VOIR EN ANNEXE corpus EAF 2018 (séries ES, S) comme point de départ possible** : Montaigne, *Essais*, livre II, chapitre 11 « De la cruauté », (1580-1588), Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, préface, (1754), et Marguerite Yourcenar, *Le Temps, ce grand sculpteur*, « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas ? » ;
- Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « BÊTES » (1764) ;
- Descartes, *Discours de la méthode*, 5^{ème} partie, l'animal machine, 1637 ;
- La Fontaine, *Fables*, « Discours à Madame de la Sablière », Livre IX, 1678 (+ lecture préface et autres fables) ;
- Madame D'Aulnoye, *La Belle et la Bête* [lecture intégrale possible] ;
- La Mettrie, *L'homme-machine*, 1747 ;
- Restif de la Bretonne, *Lettre d'un singe aux êtres de son espèce*, 1781 [lecture intégrale possible].

Découpage 1 :

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), 1^{ère} partie.

« Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, et l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui serait avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourrait de faim près d'un bassin rempli des meilleures viandes, et un chat sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un et l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'était avisé d'en essayer. C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre et la mort; parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore, quand la nature se tait.

Tout animal a des idées puisqu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnaît libre d'acquiescer, ou de résister; et c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme : car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens et la formation des idées; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, et

dans le sentiment de cette puissance on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la mécanique.

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie, et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle était la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme perdant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa perfectibilité lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ? Il serait triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive et presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaire, dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents; que c'est elle qui, faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature. Il serait affreux d'être obligés de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orénoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfants, et qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité, et de leur bonheur originel.

L'homme sauvage, livré par la nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, et de l'élever ensuite fort au-dessus de celle-là, commencera donc par les fonctions purement animales : apercevoir et sentir sera son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir et ne pas vouloir, désirer et craindre, seront les premières, et presque les seules opérations de son âme, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développements. »

Découpage 2 :

LA METTRIE, L'Homme-machine, 1747.

« Qu'on ne m'objecte point que les Animaux sont pour la plupart des êtres féroces, qui ne sont pas capables de sentir les maux qu'ils font ; car tous les Hommes distinguent-ils mieux les vices et les vertus ? Il est dans notre espèce de la férocité, comme dans la leur. Les Hommes qui sont dans la barbare habitude d'enfreindre la loi naturelle, n'en sont pas si tourmentés, que ceux qui la transgressent pour la première fois, et que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en est de même des Animaux, comme des Hommes ; Les uns et les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, et ils le deviennent encore plus avec ceux qui le sont. Mais un Animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres Animaux semblables, et d'aliments doux, sera ennemi du sang et du carnage il rougira intérieurement de l'avoir versé ; avec cette différence peut-être, que comme chez eux tout est immolé aux besoins, aux plaisirs, et aux commodités de la vie, dont ils jouissent plus que nous, leurs remords ne semblent pas devoir être si vifs que les nôtres, parce que nous ne sommes pas dans la même nécessité qu'eux. La coutume émousse, et peut-être étouffe les remords, comme les plaisirs.

Mais je veux pour un moment supposer que je me trompe, et qu'il n'est pas juste que presque tout l'Univers ait tort à ce sujet, tandis que j'aurais seul raison ; j'accorde que les Animaux, même les plus excellents, ne connaissent pas la distinction du bien et du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a eues pour eux, du bien qu'on leur a fait, aucun sentiment de leurs propres vertus ; que ce Lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres, ne se souvienne pas de n'avoir pas voulu ravir la vie à cet Homme qui fut livré à sa furie, dans un spectacle plus inhumain que tous les Lions, les Tigres et les Ours ; tandis que nos Compatriotes se battent, Suisses contre Suisses, Frères contre Frères, se reconnaissent, s'enchaînent, ou se tuent sans remords, parce qu'un Prince paie leurs meurtres : je suppose enfin que la loi naturelle n'ait pas été donnée aux Animaux, quelles en seront les conséquences ? L'Homme n'est pas pétri d'un limon plus précieux ; la Nature n'a employé qu'une seule et même pâte, dont elle a seulement varié les levains. Si donc l'Animal ne se repent pas d'avoir violé le sentiment intérieur dont je parle, ou plutôt s'il en est absolument privé, il faut nécessairement que l'Homme soit dans le même cas : moyennant quoi adieu la Loi Naturelle, et tous ces beaux Traités qu'on a publiés sur elle ! Tout le Règne Animal en serait généralement dépourvu. »

○ Lectures complémentaires possibles :

- Georges Orwell, *La Ferme des animaux* ;
- Vercors, *Les Animaux dénaturés* ;
- Pierre Boulle, *La Planète des singes* ;
- Kafka, *La Métamorphose* ;
- Ionesco, *Rhinocéros* ;
- Leprince de Beaumont *La Belle et la Bête*
- Marguerite Yourcenar, *Le Temps, ce grand sculpteur*, « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas ? » (cf corpus EAF 2018)

- Références artistiques ou cinématographiques susceptibles d'être utilisées :
 - Dossier iconographique :
 - autour des fables de La Fontaine
 - *La Belle et la Bête* (représentations de la Bête).
 - Films :
 - *La Planète des singes ; L'Enfant sauvage*, 1969 ;
 - extraits de mise en scène de *Rhinocéros*.

- Activités complémentaires possibles :
 - écriture d'une fable ;
 - réalisation d'un débat argumenté autour de la question homme / animal (écriture, mise en scène et mise en jeu par petits groupes, à la manière d'une conférence/émission radio, TV) ;
 - compte rendu de lecture : exposés de synthèse (si lecture d'une œuvre intégrale ; et / ou à partir d'un film).

- Ressources :
 - **France Culture** (durée 1h11) : l'animal est-il un homme comme les autres ? (2017), <https://www.youtube.com/watch?v=h9I9J20n7rA>
 - **TV5Monde** (11mn55) : Éthique : l'animal est-il un homme comme les autres ? (2018), <https://www.youtube.com/watch?v=4TACq8oyFGY> :
 - **Site Magister** : dossier sur « L'animal et l'homme », TEXTES : <http://www.site-magister.com/prepas/page3f.htm#axzz5kKv8oA9p>
 - Michel de MONTAIGNE : *Apologie de Raimond Sebond (Essais, II, XII, extrait)*
 - René DESCARTES : *Discours de la méthode* (extrait)
 - CYRANO de BERGERAC : *Les États et Empires du Soleil* (extrait)
 - LA ROCHEFOUCAULD : *Réflexions diverses* (extrait)
 - VOLTAIRE : *Dictionnaire philosophique* (extrait)
 - VOLTAIRE : *La Princesse de Babylone* (extrait)
 - VOLTAIRE : *Questions sur l'Encyclopédie* (extrait)
 - Jean-Jacques ROUSSEAU : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité...* (extrait)
 - Jean-Jacques ROUSSEAU : *Émile ou De l'Éducation* (extrait)
 - Denis DIDEROT : *Encyclopédie* (extrait)
 - BUFFON : *Les Époques de la Nature* (extrait)
 - Victor HUGO : *Le Crapaud (La Légende des siècles)*
 - Friedrich NIETZSCHE : *Considérations inactuelles* (extrait)
 - ALAIN : *Esquisses de l'homme* (extraits)
 - Max SCHELER : *La situation de l'homme dans le monde* (extrait).
 - Michel SERRES : *Récits d'humanisme* (extrait).

- Apprentissage épreuve du bac :

Proposition type bac 1 :

François de LA ROCHEFOUCAULT, *Maximes, Réflexions Diverses*, XI. Du rapport des hommes avec les animaux, 1665

« Il y a des oiseaux qui ne sont recommandables que par leur ramage et par leurs couleurs. Combien de perroquets qui parlent sans cesse, et qui n'entendent jamais ce qu'ils disent ; combien de pies et de corneilles, qui ne s'appriivoisent que pour dérober ; combien d'oiseaux de proie, qui ne vivent que de rapines ; combien d'espèces d'animaux paisibles et tranquilles, qui ne servent qu'à nourrir d'autres animaux !

Il y a des chats, toujours au guet, malicieux et infidèles, et qui font patte de velours ; il y a des vipères dont la langue est venimeuse, et dont le reste est utile ; il y a des araignées, des mouches, des punaises et des puces, qui sont toujours incommodés et insupportables ; il y a des crapauds, qui font horreur, et qui n'ont que du venin ; il y a des hiboux, qui craignent la lumière. Combien d'animaux qui vivent sous terre pour se conserver ! Combien de chevaux, qu'on emploie à tant d'usages, et qu'on abandonne quand ils ne servent plus ; combien de bœufs, qui travaillent toute leur vie, pour enrichir celui qui leur impose le joug ; de cigales, qui passent leur vie à chanter ; de lièvres, qui ont peur de tout ; de lapins, qui s'épouvantent et se rassurent en un moment ; de pourceaux, qui vivent dans la crapule et dans l'ordure ; de canards privés, qui trahissent leurs semblables, et les attirent dans les filets ; de corbeaux et de vautours, qui ne vivent que de pourriture et de corps morts ! Combien d'oiseaux passagers, qui vont si souvent d'un monde à l'autre, et qui s'exposent à tant de périls, pour chercher à vivre ! Combien d'hirondelles, qui suivent toujours le beau temps ; de hannetons, inconsiderés et sans dessein ; de papillons, qui cherchent le feu qui les brûle ! Combien d'abeilles, qui respectent leur chef, et qui se maintiennent avec tant de règle et d'industrie ! Combien de frelons, vagabonds et fainéants, qui cherchent à s'établir aux dépens des abeilles ! Combien de fourmis, dont la prévoyance et l'économie soulagent tous leurs besoins ! Combien de crocodiles, qui feignent de se plaindre pour dévorer ceux qui sont touchés de leurs plaintes ! Et combien d'animaux qui sont assujettis parce qu'ils ignorent leur force !

Toutes ces qualités se trouvent dans l'homme, et il exerce, à l'égard des autres hommes, tout ce que les animaux dont on vient de parler exercent entre eux. »

Question d'interprétation littéraire

Pourquoi La Rochefoucault accumule-t-il les exemples ?

Question de réflexion philosophique

Le recours à la comparaison avec les animaux vous semble-t-il le meilleur moyen pour définir l'espèce humaine ?

Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.

Proposition type bac 2 :

Julien OFFRAY de LA METTRIE, *L'Homme-machine*, 1748, éd. J. J. Pauvert, p. 101-103

« Qu'on ne m'objecte point que les Animaux sont pour la plupart des êtres féroces, qui ne sont pas capables de sentir les maux qu'ils font ; car tous les Hommes distinguent-ils mieux les vices et les vertus ? Il est dans notre espèce de la férocité, comme dans la leur. Les Hommes qui sont dans la barbare habitude d'enfreindre la loi naturelle, n'en sont pas si tourmentés, que ceux qui la transgressent pour la première fois, et que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en est de même des Animaux, comme des Hommes ; Les uns et les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, et ils le deviennent encore plus avec ceux qui le sont. Mais un Animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres Animaux semblables, et d'aliments doux, sera ennemi du sang et du carnage il rougira intérieurement de l'avoir versé ; avec cette différence peut-être, que comme chez eux tout est immolé aux besoins, aux plaisirs, et aux commodités de la vie, dont ils jouissent plus que nous, leurs remords ne semblent pas devoir être si vifs que les nôtres, parce que nous ne sommes pas dans la même nécessité qu'eux. La coutume émousse, et peut-être étouffe les remords, comme les plaisirs. »

Question d'interprétation philosophique

En quoi le recours à l'animal dans le texte est-il une façon d'interroger l'être humain ?

Question de réflexion littéraire

Tous les auteurs qui parlent des animaux le font-ils pour renvoyer, d'une façon ou d'une autre, à l'Homme ?
Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.

ANNEXE

Sujet EAF juin 2018, séries ES, S

Texte A :

Montaigne, *Essais*, livre II, chapitre 11 « De la cruauté », (1580-1588),

adapté en français moderne par André Lanly.

« Pour ma part, je n'ai pas pu voir seulement sans déplaisir poursuivre et tuer une bête innocente, qui est sans défense et de qui nous ne recevons aucun mal. Et, comme il arrive communément par exemple que le cerf, se sentant hors d'haleine et à bout de forces, et n'ayant pas d'autre remède, se jette en arrière et se rend à nous qui le poursuivons en nous demandant grâce par ses larmes

*quaestuque, cruentus
Atque imploranti similis¹,*

cela m'a toujours semblé un spectacle très déplaisant.

Je ne prends guère bête en vie à qui je ne redonne la clef des champs. Pythagore les achetait aux pêcheurs et aux oiseleurs pour en faire autant² :

*primoque a caede ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum³.*

Les naturels sanguinaires à l'égard des bêtes montrent une propension⁴ naturelle à la cruauté.

Après que l'on se fut familiarisé à Rome avec les spectacles des meurtres des animaux, on en vint aux hommes et aux gladiateurs. La nature, je le crains, attache elle-même à l'homme quelque instinct qui le porte à l'inhumanité. Nul ne prend son amusement à voir des bêtes jouer entre elles et se caresser, et nul ne manque de le prendre à les voir se déchirer mutuellement et se démembrer.

Afin qu'on ne se moque pas de cette sympathie que j'ai pour elles, je dirai que la théologie elle-même⁵ nous commande quelque faveur pour elles et que, considérant qu'un même maître nous a logés dans ce palais pour son service et qu'elles sont comme nous de sa famille⁶, elle a raison de nous enjoindre⁷ quelque égard et quelque affection envers elles... »

1 Virgile, *Énéide*, VII, v. 501 : « et par ses plaintes, couvert de sang, il semble implorer pitié ».

2 Plutarque, *Propos de table*, VII, 8.

3 Ovide, *Métamorphoses*, XV, v. 106 : « c'est, je pense, par le sang des bêtes sauvages que le fer a été taché pour la première fois ».

4 Propension : Force intérieure, innée, naturelle, qui oriente spontanément ou volontairement vers un comportement.

5 Souvenir d'un ouvrage religieux de Raymond Sebon intitulé la *Théologie naturelle*, qui insiste sur les liens fraternels des hommes et des animaux.

6 Famille : peut être compris au sens large de « maisonnée ». 7 Enjoindre : ordonner.

Texte B :

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, préface, (1754).

« Laisant donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, et méditant sur les premières et plus simples opérations de l'âme humaine, j'y crois apercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être et à la conservation de nous-mêmes, et l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible, et principalement nos semblables. C'est du concours et de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que me paraissent découler toutes les règles du droit naturel ; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondements, quand, par ses développements successifs, elle est venue à bout d'étouffer la nature.

De cette manière, on n'est point obligé de faire de l'homme un philosophe avant que d'en faire un homme ; ses devoirs envers autrui ne lui sont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la sagesse ; et tant qu'il ne résistera point à l'impulsion intérieure de la commisération¹, il ne fera jamais du mal à un autre homme, ni même à aucun être sensible, excepté dans le cas légitime où sa conservation se trouvant intéressée, il est obligé de se donner la préférence à lui-même. Par ce moyen, on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la loi naturelle ; car il est clair que, dépourvus de lumières et de liberté, ils ne peuvent reconnaître cette loi ; mais, tenant en quelque chose à notre nature par la sensibilité dont ils sont doués, on jugera qu'ils doivent aussi participer au droit naturel, et que l'homme est assujéti envers eux à quelque espèce de devoirs. Il semble, en effet, que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible : qualité qui, étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre. »

1 Commisération : pitié que l'on ressent pour ceux qui sont dans le malheur, compassion.

Texte C :

Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « BÊTES » (1764).

[Voltaire s'attaque dans cet article à la théorie élaborée par Descartes selon laquelle les animaux sont des « machines ».]

« BÊTES.

Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les bêtes sont des machines privées de connaissance et de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, etc. !

Quoi ! cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, et en cercle sur un arbre ; cet oiseau fait tout de la même façon ? Ce chien de chasse que tu as discipliné pendant trois mois n'en sait-il pas plus au bout de ce temps qu'il n'en savait avant les leçons ? Le serin¹ à qui tu apprends un air le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il se méprend et qu'il se corrige ?

Est-ce parce que je te parle que tu juges que j'ai du sentiment, de la mémoire, des idées ? Eh bien ! je ne te parle pas ; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me souviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction et celui du plaisir, que j'ai de la mémoire et de la connaissance.

Porte donc le même jugement sur ce chien qui a perdu son maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans son cabinet le maître qu'il aime, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des barbares saisissent ce chien, qui l'emporte si prodigieusement sur l'homme en amitié ; ils le clouent sur une table, et ils le dissèquent vivant pour te montrer les veines mésaraiques². Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, machiniste, la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans cet animal, afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature. »

1 Serin : petit oiseau dont le chant est fort agréable, et auquel on apprend à siffler, à chanter des airs.
2 Veine mésaraique : veine qui recueille le sang du gros intestin.

Texte D :

Marguerite Yourcenar, *Le Temps, ce grand sculpteur*, « Qui sait si l'âme des bêtes va en bas ? » (1983).

« Dans l'état présent de la question, à une époque où nos abus s'aggravent sur ce point comme sur tant d'autres, on peut se demander si une Déclaration des droits de l'animal¹ va être utile. Je l'accueille avec joie, mais déjà de bons esprits murmurent : « Voici près de deux cents ans qu'a été proclamée une *Déclaration des droits de l'homme*, qu'en est-il résulté ? Aucun temps n'a été plus concentrationnaire, plus porté aux destructions massives de vies humaines, plus prêt à dégrader, jusque chez ses victimes elles-mêmes, la notion d'humanité. Sied-il de promulguer en faveur de l'animal un autre document de ce type, qui sera – tant que l'homme lui-même n'aura pas changé –, aussi vain que la Déclaration des droits de l'homme ? » Je crois que oui. Je crois qu'il convient toujours de promulguer ou de réaffirmer les Lois véritables, qui n'en seront pas moins enfreintes, mais en laissant çà et là aux transgresseurs le sentiment d'avoir mal fait. « Tu ne tueras pas. » Toute l'histoire, dont nous sommes si fiers, est une perpétuelle infraction à cette loi.

« Tu ne feras pas souffrir les animaux, ou du moins tu ne les feras souffrir que le moins possible. Ils ont leurs droits et leur dignité comme toi-même », est assurément une admonition² bien modeste ; dans l'état actuel des esprits, elle est, hélas, quasi subversive³. Soyons subversifs. Révoltons-nous contre l'ignorance, l'indifférence, la cruauté, qui d'ailleurs ne s'exercent si souvent contre l'homme que parce qu'elles se sont fait la main sur les bêtes. Rappelons-nous, puisqu'il faut toujours tout ramener à nous-mêmes, qu'il y aurait moins d'enfants martyrs s'il y avait moins d'animaux torturés, moins de wagons plombés amenant à la mort les victimes de quelconques dictatures, si nous n'avions pas pris l'habitude de fourgons où des bêtes agonisent sans nourriture et sans eau en route vers l'abattoir, moins de gibier humain descendu d'un coup de feu si le goût et l'habitude de tuer n'étaient l'apanage des chasseurs. Et dans l'humble mesure du possible, changeons (c'est-à-dire améliorons s'il se peut) la vie. »

1 Une « Déclaration universelle des droits de l'animal » a été rédigée et adoptée par la Ligue internationale des droits de l'animal en 1977, puis proclamée solennellement par l'UNESCO en 1978. Elle n'a cependant aucune portée juridique.

2 Admonition : avertissement, conseil, ordre.

3 Subversive : qui menace l'ordre établi.